

CORRESPONDANCES DE PARIS.

*Copées des Journaux Anglais.**Extrait d'une Lettre du 22 Janvier.*

Il y eut l'autre soir une conversation bien singulière chez le Prince de Talleyrand, au sujet de la loi d'amnistie entre ce ministre et M. Pozzo di Borgo, l'ambassadeur de Russie près la cour de France. Le premier soutenait que la promesse royale avait été absolument violée, et que Sa Majesté aurait gagné sans comparaison une bien plus véritable et bien plus grande force dans l'opinion publique, si elle avait rejeté l'amendement des députés, relativement aux régicides, et si elle avait insisté sur l'exercice absolu de son droit d'amnistie.

M. Pozzo di Borgo répondit : " C'est bien aisé à dire." Sur quoi Talleyrand répliqua : " Certainement, o'est bien aisé à dire, et encore plus aisé à faire."

M. Pozzo di Borgo, s'échauffant, répliqua à son tour : " Ces sortes de choses sont beaucoup mieux appréciées par les gens en place. Lorsque des personnages politiques ne sont plus dans les affaires, leurs sentiments personnels interviennent souvent ; ils tranchent sur tout, et n'aperçoivent jamais que le côté faible des affaires."

M. de Talleyrand persista dans son premier raisonnement et ajouta avec chaleur : " Quand je rétablis le Roi sur le trône, je le fis au moyen des régicides. Leur influence sur l'esprit des révolutionnaires leva des obstacles qui autrement auraient été insurmontables, et s'il me fallait choisir dans tout le cours de ma carrière diplomatique, l'action la plus difficile et la plus féconde en résultats utiles, dans laquelle j'aie déployé quelque talent, et peut-être même *du génie*, ce serait la négociation par laquelle j'ai engagé les meurtriers du feu roi à rappeler le roi actuel."

M. Pozzo répéta son dire : " Quand on n'est plus dans les affaires, etc."

" Qui est-ce, demanda alors Talleyrand avec plus d'emphase, qui est-ce qui fit Fouché ministre ? Ce furent Monsieur et le duc de Berry, malgré moi et mon opposition formelle."

M. Pozzo di Borgo ayant répété de nouveau sa première observation, Talleyrand, s'emportant, lui répéta : " Personne ne joue un rôle plus équivoque qu'un Français

naturalisé dans un pays étranger. Il manque quelque chose à l'homme qui renonce à sa patrie et aux intérêts de sa patrie. Buonaparte ne voulut jamais entendre parler de prendre un étranger pour ambassadeur, et à cet égard Buonaparté avait raison."

M. de Talleyrand termina le colloque en faisant l'appel énergique qui suit au ministre Russe. " Je vous prends à témoin, M. Pozzo di Borgo, si l'an dernier, dans le même sallon où nous sommes, l'Empereur votre maître étant présent, ce ne fut pas seulement à sept heures du soir que je parvins à l'engager à concourir au rétablissement des Bourbons. Toutes ses vues paraissaient alors se porter sur le Duc d'Orléans."

M. de Talleyrand, cédant aux prières de ses amis, a résolu de ne pas s'éloigner de la capitale, au moins pour le moment. Il alla hier au lever et fut bien-reçu.

Le Duc de Broglie, un des membres de l'opposition les plus distingués dans la chambre des pairs de France, est parti de Paris hier au soir pour l'Italie, afin d'y célébrer son mariage avec mademoiselle de Staël, jeune personne très-connue en Angleterre, où elle a été fort admirée, tant pour ses charmes personnels que pour sa grande instruction.

Je terminerai cette lettre par le passage suivant d'une lettre de Nîmes arrivée ce matin :

" La santé du malheureux général Lagarde se détériore de jour en jour. Il est dans un tel état de faiblesse, tant à cause de ses anciennes blessures, que de la suppuration considérable de sa dernière plaie, qu'on a les craintes les plus sérieuses et les plus fondées. On lui a extrait dans trois jours pas moins de dix esquilles. Il souffre des douleurs atroces avec une résignation angélique."

Paris, le 24 Janvier 1816.

C'est avec beaucoup de peine que je vous informe qu'il vient d'arriver de Lyon des nouvelles alarmantes, et qu'il y a eu des troubles extrêmement sérieux dans cette ville. Je ne puis vous donner aujourd'hui les détails de ce qui s'est passé : tout ce que j'ai pu apprendre jusqu'à ce moment, c'est qu'un grand nombre de Buonapartistes, fédérés et autres Jacobins s'étaient rassemblés sur la place des Terraux, et avaient marché en parade dans les rues de Lyon, menaçant de massacrer, tous les royalistes. Ils